

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 50 (1921)
Heft: 8

Artikel: Pierre Lamouroux [suite et fin]
Autor: Dévaud, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1039156>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN

PÉDAGOGIQUE

Organe de la Société fribourgeoise d'éducation

ET DU MUSÉE PÉDAGOGIQUE

Abonnement pour la Suisse : 4 fr. ; par la poste : 20 ct. en plus. — Pour l'étranger : 6 fr. —
Le numéro : 25 ct. — Annonces : 40 ct. la ligne de 12 cm. — Rabais pour les annonces répétées.

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à M. Firmin Barbey, inspecteur scolaire, à Fribourg. Les articles à insérer dans le N° du 1^{er} doivent lui parvenir avant le 18 du mois précédent, et ceux qui sont destinés au N° du 15, avant le 3 du même mois.

Pour les annonces, écrire à M. L. Brasey, secrétaire scolaire, Ecole du Bourg, Varis, Fribourg, et, pour les abonnements ou changements d'adresse, à l'Imprimerie Saint-Paul, Avenue de Pérolles, Fribourg.

Le *Bulletin pédagogique* paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois, à l'exception des mois de juillet, d'août, de septembre et d'octobre, où il ne paraît qu'une fois.

SOMMAIRE. — Pierre Lamouroux (suite et fin). — Joseph Lotte. — *Simple réflexions sur l'exposition scolaire cantonale.* — *De l'enseignement professionnel au cours de perfectionnement.* — *Soyez bons ! (poésie.)* — *Partie pratique : Le calcul des surfaces et des volumes (suite).* — *Bibliographie.* — *Chronique scolaire.* — *Communication officielle : Musée pédagogique suisse, Fribourg.* — *Cotisations de la société d'éducation.*

Pierre Lamouroux

(Suite et fin.)

Or, en 1909, un collègue de Lamouroux, socialiste comme lui, membre de son *Office de pédagogie*, Albert Thierry, publie *L'homme en proie aux enfants*, terrible réquisitoire contre le régime moral de l'école officielle, où l'on ne peut pas ne pas entendre un écho des discussions de leurs réunions. Mais écoutons-le plutôt lui-même. Dans le numéro d'avril-mai 1910 de *l'Avenir de l'Enfant*, Pierre rend compte d'un discours de M. Barrès à la Chambre; il le résume en l'instructif exposé que voici, car nous tenons à le laisser parler, et nous faire connaître directement ses doutes et la transformation de son âme.

L'instituteur est obligé par le programme de savoir beaucoup de choses, et il ne peut les connaître que dans les résumés qui suggèrent à son esprit l'illusion et l'orgueil d'une philosophie universelle (Jaurès)...

Si incomplète, si chétive que soit sa demi-culture, elle lui crée l'isolement d'un penseur. Il n'est pas une des idées que nous élaborons à Paris qui n'aille frapper jusqu'à la porte de sa maison d'école. Dans cette solitude où il veille, il les attend, les sollicite et les écoute avec une curiosité poussée jusqu'à l'angoisse. C'est tout un cortège innombrable de vérités qui viennent toutes en même temps se présenter à lui.

La première voix qu'il entendit fut celle de M. Jules Ferry, qui disait : « Enseigne ce que tu as enseigné, mais garde-toi de le justifier comme un enseignement divin ; l'Administration permet d'avoir, à l'arrière-plan, un Dieu législateur, rémunérateur et vengeur, pour faire plaisir à M. Jules Simon. »

Une nouvelle voix se fit entendre : « Cesse toute relation avec Dieu. Si tu as besoin d'une aide pour faire la leçon à tes enfants, fais donc appel à la dignité humaine ». C'était la conception kantienne reblanchie par Renouvier. Mais avant qu'il eût eu le temps d'en constater l'efficacité, l'instituteur voyait surgir M. Léon Bourgeois et la Solidarité. Jusque dans les plus petits villages, les instituteurs surent que les petits enfants, dès leur berceau, se trouvaient liés par une dette qu'ils avaient contractée, avant même que de naître, envers la société. Et l'instituteur se disait : « Cette dette, c'est quelque chose comme le péché originel qu'on va retrouver dans le berceau de ce petit enfant. C'est encore quelque chose comme du cléricalisme ! »

Il se tourna vers la science, qui lui parut plus sûre que la politique : « Il n'y a pas de commandements qui s'imposent à la conscience, il n'y a que des mœurs variables auxquelles il faut s'adapter. » L'instituteur ne trouva rien là dont il pût faire usage pour les petits garçons de son école.

C'est alors que des pédagogues, M. Aulard, M. Bayet, accoururent pour mettre un peu de clarté dans son esprit : « C'est bien simple, lui dirent-ils, les bonnes actions sont celles qui nous sont utiles, c'est-à-dire celles qui nous rendent vraiment heureux. Les mauvaises sont celles qui sont nuisibles, c'est-à-dire celles qui nous rendent malheureux. » J'entends, se dit l'instituteur, mais que répondrai-je à un homme qui me déclarera : « Il est évident que j'abuse de l'absinthe, mais moyennant une série de bonheurs immédiats, j'accepte parfaitement un désagrément pour l'avenir » ?... Il n'est pas étonnant que l'instituteur ne soit pas affolé par toutes ces sollicitations incohérentes.

En fin de compte, ballotté de doctrine en doctrine, l'instituteur finit par penser, avec M. Dufrenne, cité par Lamouroux, que « l'éducation ne peut pas être l'art de faire des *honnêtes gens*, vu qu'on ne sait pas ce que c'est qu'être honnête et que l'on n'a pas une conception bien arrêtée de ce qui est bien et de ce qui est mal... »

Alors que faire ? Jeter bas ce masque hypocrite de la neutralité, s'écrie-t-il, et former l'enfant en lui enseignant ce qu'on croit soi-même :

L'enseignement moral n'a de valeur que si le maître est profondément convaincu des vérités qu'il professe, capable de faire passer dans l'âme de l'enfant ses propres convictions... Pourquoi poursuivre la réalisation d'une illusoire et menteuse neutralité, d'une neutralité qui, si elle était possible, serait la mort de tout enseignement moral, sinon de tout enseignement civique et historique ?

Mais si la vérité que le maître enseigne n'est que *sa* vérité, à lui, le « pion », au nom de qui et pourquoi l'élève l'accepterait-il ? La

vérité du maître serait-elle plus facilement admise que son autorité ? Non, cette doctrine sur le sens de la vie que le maître doit croire avant de l'enseigner, elle doit être *la Vérité*. Si elle n'est que mensonge, quel ravage dans la conscience des enfants ! Quelle est la responsabilité du maître qui doit se rendre compte à lui-même non seulement de sa propre vie, mais de chacun des jeunes hommes qu'il instruit ! Pierre en sent tout le poids. « Nous enseignons *notre* vérité », disait-il. Quelle est donc *sa* vérité à lui ? Le socialisme, auquel il appartient encore, ne lui suffit plus. Il remonte vers le passé, auquel l'amène la lecture des publications de l'*Action française*. Il dépasse 89, il découvre la vieille France ; il étudie les classiques. Et l'Eglise commence à lui apparaître comme cette puissance d'ordre, de discipline, donc de fécondité, qu'il cherchait en vain jusqu'ici pour fonder son action éducative. Deux ans après l'article sur l'*impossible neutralité*, il faisait à un ami la curieuse confidence que voici :

Ce qui existe, ce n'est pas l'individu, mais le groupe. La cellule-mère de toute société, ce n'est pas l'homme, mais la famille : le père, la mère, l'enfant. L'enfant ne peut pas vivre isolé du père, pas plus que l'ouvrier isolé du patron, pas plus que l'Etat isolé du chef de l'Etat, pas plus que l'humanité isolée de Dieu.

Cette vérité première acceptée, le monde s'éclaire, se comprend. Toute créature, pour être digne de commander, doit d'abord obéir. Et cette loi du monde physique régit aussi le monde des esprits.

Tous les groupements humains, pour ne pas se dissocier, doivent remonter à un premier exemplaire, à une première autorité, celle de Dieu, père et législateur des familles, des sociétés. Faute de cette reconnaissance, toute autorité sera arbitraire, donc précaire... De même que l'homme ne peut aboutir à ses fins matérielles en dehors de la hiérarchie de la famille et de la société, l'âme humaine appelle impérieusement une société hiérarchique, par où le dépôt de la vérité lui soit livré, conservé. Se faire le disciple de cette société, ce n'est pas s'appauvrir, c'est élargir à l'infini le cercle étroit de la pensée individuelle, multiplier son avoir par le riche capital socialisé de l'Eglise des âmes.

Pierre Lamouroux, quand il écrit ces lignes, où l'on retrouve des traces évidentes de l'*Action française*, n'est encore catholique que de désir. Dieu ne force point les âmes. Au moment décisif surtout, il semble se retirer, afin de leur laisser pleine liberté. Pendant deux ans encore, Pierre va lutter. Enfin, la Semaine-Sainte de 1914, il s'enferme dans une maison de retraite des Pères Jésuites. Il en sort confessé ; et, peu de jours après, sa situation matrimoniale réglée (il était marié civilement), il communie avec toute sa famille.

Dieu soit béni, écrivait-il, à un ami, c'est fait ! Comment l'exprimer ce monde de pensées où j'ai peine à me retrouver ? Pendant ces trois jours de solitude, j'ai médité, prié ; j'ai vu. J'ai senti deux bras tendus vers moi. Je m'y suis jeté. Maintenant, c'est la paix, une paix immense, inconnue. Je n'aurais jamais cru connaître tant de joie. Comment dirai-je assez : merci !

L'âme de Pierre Lamouroux se plonge avec délices dans la lumière de la certitude catholique. Son cœur d'apôtre aspire à

répandre autour de lui le divin bienfait. Non par la discussion, qu'il juge desséchante, prétentieuse et stérile, mais par la prière, par le sacrifice : « Il faut prier,... il faut aussi souffrir pour les âmes. » Il songe à s'unir à Lotte, à Péguy, à René Salomé, tous des convertis d'hier, pour organiser une fraternelle association de tous les catholiques de l'enseignement officiel. Il rêve de publier, pour les instituteurs primaires, une réplique du journal que Lotte adresse aux professeurs secondaires.

La guerre coupa court à ces apostoliques projets.

L'envoi aux tranchées lui fut une occasion de pratiquer cette vie héroïque qu'il rêvait. Son âme monte très haut, sur les ailes de la prière, et se purifie dans la souffrance amoureusement acceptée. *L'Evangile*, *l'Imitation* sont des lectures méditées quotidiennes ; il trouve le temps de se plonger dans des études aussi sérieuses que *Religion et Critique* de l'abbé de Broglie. Il reste pittoresque et gai, aimant, aimé, ainsi qu'en font foi et ses très belles lettres et les témoignages nombreux de ses amis, ceux d'hier, auxquels il n'a point tourné le dos, et ceux d'aujourd'hui.

Le 3 octobre 1915, Pierre Lamouroux sortait d'un boyau, enlevant sa section pour un assaut ; un obus le renversa et mit son corps en lambeaux.

Mais son esprit a survécu, puisque c'est sous son « patronage » que les instituteurs catholiques de l'enseignement public en France se sont courageusement groupés, en dépit de l'hostilité des autorités officielles et des clameurs de la franc-maçonnerie.

Une discipline pour l'esprit, le cœur et l'action, sans laquelle l'individu dissipe ses énergies en des besognes infécondes, destructrices, une discipline inflexible, mais amoureusement aimée, voilà ce que Pierre Lamouroux chercha, du socialisme au symbolisme, du moralisme au catholicisme, par une lente, sinueuse, mais logique évolution, qui, de Jean Grave le conduisit au Christ, de la Haine à l'Amour. Et lui, qui, quinze ans auparavant, se plongeait, en pleine caserne, dans les plus corrosives lectures, commentait dans la tranchée, avec une flamme persuasive, le chapitre v du livre III de *l'Imitation*.

C'est une grande chose que l'amour.

Seul, il rend léger tout fardeau et supporte avec patience toute épreuve...

L'amour de Jésus est noble ; il pousse à faire de grandes choses, à désirer des œuvres toujours plus parfaites.

L'amour veut habiter en haut et n'être retenu par aucune des choses d'en bas.

L'amour veut être libre...

Il n'est rien de plus doux que d'aimer, rien de plus haut, rien de plus large, rien de meilleur, au ciel et sur la terre, parce que l'amour est né de Dieu et qu'il ne peut se reposer qu'en Dieu.

La vérité vous délivrera, la vérité devenue amour, a déclaré le Christ. Le renoncement au sens propre, qui n'est qu'anarchie, négation et destruction, s'est révélé une fois encore libérateur, en Pierre Lamouroux.

E. DÉVAUD.